Chapitre 4 : IV Saison - Délires

Par Europa91

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

IV Saison - Délires

«Ah! Je souffre, je crie. Je souffre vraiment. Tout pourtant m'est permis, changée du mépris des plus méprisables cœur.»?

Une Saison en Enfer – Délires

France

- juste en dehors de la frontière parisienne -

L'aube ne se lèverait que quelques heures plus tard et Paul Verlaine n'avait pas fermé l'œil. Il n'avait jamais beaucoup dormi ou ressenti le besoin. C'était juste un des nombreux avantages d'être une âme artificielle. Bercé par le calme et le silence que seule la nuit pouvait offrir, il était resté seul avec ses pensées et c'était un sort pire que n'importe quel cauchemar.

Sa réalité s'était complètement transformée au moment où la nouvelle de la mort de Rimbaud l'avait rattrapé. Depuis leur séparation, les jours semblaient tous pareils, monotones et emplis d'une étrange mélancolie. Londres était devenue encore plus grise et inhospitalière. Le climat s'était refroidi et ses fonctions de tueur lui semblaient soudainement *ennuyeuses.*

Revenir en France avait été comme recevoir le souffle d'air frais dont il avait besoin. Paris était le seul endroit au monde qu'il n'ait jamais considéré comme foyer. Ses souvenirs les plus chers étaient liés à cette ville, tous liés à son partenaire.

Verlaine s'était toujours montré insensible à tout ce qui l'entourait mais ne le concernait pas directement. La curiosité initiale éprouvée pour ce monde qui lui était inconnu, avait été comblée par la présence et la proximité d'Arthur.

Il devait tout à cet homme. Il avait été son point de repère pendant des années. Le Faune aurait pu le créer, mais c'était Rimbaud qui l'avait façonné. Pour en faire ce qu'il était.

«Tu te lèves tôt»

La voix de Baudelaire le rejoignit en courbant ses lèvres parfaites dans une grimace. Contrairement à lui, l'espion souriait, en fait, il semblait tirer un certain plaisir d'avoir interrompu ses fantasmes. Le roi des Assassins aurait tant voulu le tuer, mais il savait qu'il ne pouvait pas. Pas encore. Il repensa aux pages du carnet d'Arthur et au nombre de fois où le nom de Charles Baudelaire y apparaissait. Trop à son goût. Il a essayé d'ignorer la sensation familière de jalousie dans la bouche de l'estomac. Baudelaire était une saison révolue et il le resterait.

«Les monstres ne dorment jamais», répondit-il tranquillement, arborant son meilleur masque inexpressif.

Baudelaire se retourna contre ces mots. L'antipathie était réciproque et évidente mais ils avaient un but commun. Même s'ils détestaient ça, ils savaient qu'ils devaient coopérer.

«Alors où allons-nous?» demanda Verlaine après quelques instants. Il s'était contenté de suivre l'espion en se retrouvant le long des rives de la Seine. Charles lui avait indiqué un petit bateau;

«À Meursault. Le plan prévoyait l'évasion de Carroll, tu te souviens?»

«Oui, pour cela je te l'ai demandé. Pourquoi avons-nous besoin d'un bateau?» Baudelaire lui sourit avant de commencer à expliquer.

«Meursault est une prison de haute sécurité pour les personnes ayant des Capacités Spéciales, peu de gens connaissent son emplacement exact mais grâce à mon pouvoir j'ai réussi à avoir toutes les informations nécessaires» c'était au tour du blond de faire allusion à un sourire de moquerie, tandis que l'autre prenait place sur le bateau

«Si tu ne les connaissais pas déjà ça veut dire que tu étais vraiment un espion de bas niveau» chaque fois qu'il ouvrait la bouche, Baudelaire voulait juste gifler ce monstre. Le blond était agaçant, hautain, sans parler de ces manières de faire *trop* semblables à celles de *son* Paul.

«La structure est également accessible par la mer, nous passerons très probablement par le conduit d'égout mais en tout cas ce bateau nous servira» se borna à répondre avant de commencer à mentionner son propre plan.

En fait, c'était grâce à l'aide de Stendhal qu'il avait obtenu un plan complet du bâtiment. La première stratégie de Charles consistait à utiliser le pouvoir de Verlaine pour passer dans l'entrée principale, mais son supérieur l'avait convaincu de renoncer en lui fournissant les informations dont il avait besoin pour éviter un assaut suicide.

«Je n'ai pas encore compris tes véritables intentions», murmura le blond avant de s'approcher et de monter sur le bateau. Le sourire qui n'avait pas quitté un instant le visage de l'espion s'élargit;

«Je ne veux que réparer nos erreurs», sentirent Charles frissonner lorsque les iris de glace du tueur se posèrent sur lui.

Cependant, il a supporté le poids de ce regard. Il savait ce qui l'attendait quand il a décidé de contacter ce monstre. Ce qui l'avait surpris, c'était les similitudes avec Rimbaud, des attitudes ou des expressions qui lui avaient rappelé par inadvertance son premier, perdu, amour.

Ce Verlaine était tout ce qui restait de son ami et il ne pouvait pas l'accepter.

«Tu as raison, j'ai fait des erreurs, mais Rimbaud aussi. Il n'était pas si parfait que tu le crois» Charles s'abstient de répliquer. Il détestait cet être et la façon dont il parlait de Paul. Comme s'il le connaissait mieux que lui. Il prit une longue respiration.

«Écoute, ça ne peut pas continuer. Établissons une trêve au moins jusqu'à la libération de Carroll», devait-il le faire ou sentait-il qu'il deviendrait fou. Contre toute attente, Verlaine acquiesça.

«Mais maintenant, j’exige de connaître tous les détails de ton plan»

***

- Le jour après -

Les premières lueurs de l’aube accueillirent trois hommes alors qu’ils atteignaient un bâtiment abandonné, qui selon Baudelaire aurait été une cachette parfaite.

«C’est une vieille base que les Poètes utilisaient pendant la guerre. Là personne ne nous trouvera», avait-il expliqué avant de les conduire vers la maison.

La nuit, tout est arrivé. Verlaine avait trouvé des failles dans le plan d’évasion proposé par l’espion et avait fini par agir de son propre chef en jetant toute la structure dans le chaos. C’était un miracle qu’ils s’en soient sortis vivants et qu’ils ne les aient pas capturés. Mais pour cela, ils n’avaient qu’à remercier la Capacité du blond.

Charles n’avait pas encore assisté à la manifestation du pouvoir de Verlaine et en avait été bouleversé. Les procès-verbaux qu’il avait lus ne rendaient pas justice à la destruction apportée par ce monstre. C’était une véritable *bête.*

Mais ce n’était que le début.

«Ce que tu me demandes est impossible. Tu ne peux pas le sauver»

Les mots prononcés par Lewis Carroll étaient comme une douche froide pour les deux hommes qui l’avaient sauvé. Pas une fraction de seconde plus tard, Verlaine avait tendu les deux bras avec l’intention claire d’étouffer l’ancien prisonnier et plus tard son complice.

Le *Roi des Assassins* avait détesté Baudelaire dès leur première rencontre, mais il essayait de faire bonne figure. Après tout, ce bâtard semblait déterminé à l'aider à récupérer Rimbaud et c'était la seule raison qui l'avait gardé en vie jusqu'à ce moment-là.

Verlaine en avait assez. Il n'avait pas suivi le plan. Il avait préféré agir de son propre chef en libérant à sa manière Carroll, l'homme qui, selon Baudelaire, était le seul avec une capacité telle qu'il pouvait lui rendre Rimbaud.

«Je ne t'ai pas menti» furent les seuls mots de Charles «Carroll est le seul qui puisse te ramener à *Arthur*»

C'était la première fois qu'il avait entendu Baudelaire parler délibérément de Rimbaud. Depuis leur première rencontre, l'espion avait toujours appelé son partenaire Paul. Ce bâtard ne savait que trop bien quelles touches toucher, car ces mots suffisaient à calmer la colère de Verlaine. Le désir de retrouver son partenaire dans sa vie était plus fort que tout autre sentiment. Il détestait profondément Rimbaud mais l'idée de le perdre lui était encore plus insupportable. Le blond prit son visage dans ses mains et s'éloigna quelques minutes. Il devait mettre de l'ordre dans ses pensées, qui ne lui avaient jamais semblé si confuses.

Baudelaire le laissa faire, s'inquiétant plutôt de la sécurité du prisonnier. Il était assez secoué par l'agression, alors il lui a offert une des cigarettes de Stendhal. Il en gardait toujours un paquet avec lui au cas où.

«Qu'est-ce qui ne va pas chez ton ami?» lui demanda l'Anglais en acceptant le cadeau. Charles leva les yeux au ciel.

«C'est une personne compliquée, je pense qu'il ne sait pas ce que sont les bonnes manières» il n'aurait pas su quoi dire d'autre, à ses yeux Verlaine ne restait qu'un monstre à l'aspect humain. Même s'il était furieux quelques instants plus tôt, cela l'avait inquiété.

Il prit quelques minutes pour observer la longiligne figure à quelques mètres d'eux. Cet être possédait une Capacité effrayante et Rimbaud était le seul à pouvoir la *contrôler*. Charles Baudelaire avait enfin compris à quoi était due l'inquiétude de Stendhal et de ses supérieurs. L'Europe entière craignait le Roi des Assassins. Le blond était certes imprévisible mais aussi maniable, il ne doutait pas que Paul eût su quels boutons toucher pour apprivoiser une telle bête.

À côté de lui, Carroll semblait encore bouleversé par l'agression soudaine mais aussi heureux de savourer la liberté retrouvée. Il fuma avidement sa cigarette alors qu'il regardait le soleil apparaître derrière l'horizon. Ils restèrent silencieux quelques minutes, jusqu'à ce que le blond se décide à revenir vers eux.

«Sorry» C'est tout ce qu'il a dit en baissant la tête. Il avait un accent terrible qui les a tous les deux fait sourire mais a contribué à dissiper la tension.

Verlaine avait compris qu'il avait tort. Il savait qu'il ne résoudrait rien en déchaînant sa colère.

Il se souvenait qu'Arthur avait l'habitude de lui reprocher ce comportement.

«Tu devrais apprendre à être plus coopératif» avait levé un sourcil confus à ces mots;

«Coopératif? Je te rappelle que je ne suis pas humain. Je ne vois pas à quoi cela peut me servir»

Le sourire d'Arthur à ce moment-là était empreint d'une étrange mélancolie. Il s'en souvenait clairement. C'était une expression que Verlaine avait apprise par cœur, et que le maure n'avait l'habitude de réserver qu'à lui;

«Il ne s'agit pas de ton humanité. Tu ne dois pas toujours tout réduire à cela. Un jour, tu seras confronté à des situations où tu auras besoin de l'aide de quelqu'un. Tu dois apprendre à faire confiance à ton prochain Paul. Tu sais, parfois les gens peuvent vous surprendre»

«Je te fais confiance. Nous sommes partenaire» avait-il répondu en cherchant son regard. Rimbaud n'avait pas cessé de sourire et il l'avait haï,

«Mais je ne serai pas toujours à tes côtés»

Repenser à ces mots faisait mal. C'était comme si Arthur avait toujours su à quoi ils allaient s'attendre. Comme s'il n'y avait jamais eu d'avenir pour eux. Avait-il profondément détesté ce côté de Rimbaud, son attachement au devoir où il l'avait amené? À mourir dans un pays étranger sans souvenirs de son passé. Ou peut-être que Verlaine ne se détestait que lui-même pour ne pas avoir pu l'empêcher.

Le rire de Baudelaire le força à se retourner. C'était une autre chose qu'il ne supportait pas.

Le Poète le surpassa avec un sourire avant de commencer à dialoguer avec Carroll en exhibant un anglais parfait. Le blond chercha autant que possible à ignorer ces bavardages, comme pour étouffer son instinct meurtrier que la seule proximité de l'espion lui provoquait.

Rimbaud était aussi doué pour les langues puisqu'il les avait étudiées depuis son enfance. Tout ce que Paul avait appris lui devait. Des souvenirs de la guerre lui sont revenus, des missions en Allemagne ou en Angleterre sans parler de l'incident au Japon. Ce sont les paroles de Carroll qui, cette fois, le ramenèrent au présent. Se réfugier dans ces souvenirs était devenu une habitude;

«Mon Ability ne me permet pas de ramener les morts à la vie. Pour autant que je sache, rien ne peut le faire», avait expliqué l'homme en levant les bras et en les regardant tous les deux. Verlaine avait serré les poings en essayant de faire tout son possible pour contenir sa colère. Baudelaire fut le premier à parler, s'approchant du prisonnier et lui mettant la main sur l'épaule;

«Je le sais très bien, Lewis, mais vous pouvez toujours *contourner le problème,* non?»

«Explique-toi bien» lui intima l'ancien espion en essayant de comprendre à quoi il faisait référence.

Charles a souri amusé. Verlaine avait désormais la possibilité de ramener son compagnon, ce qui l'avait rendu faible, *humain*, et il n'aurait pas manqué une telle occasion. Comme il l'avait expliqué à Henry, il allait livrer le célèbre assassin au gouvernement, mais seulement après avoir obtenu sa vengeance. Cette bête devait d'abord payer pour ce qu'il avait fait. Il avait trahi Paul et l'avait forcé à vivre en deçà de ses capacités. En l'abandonnant au Japon, c'était comme s'il avait signé lui-même sa condamnation.

L'intention ultime de Baudelaire aurait été de troquer la vie de ce monstre contre une page du Livre.

Après la guerre, chaque nation européenne en avait pris possession. C'était une sorte de dissuasion pour le maintien de la paix. Le Livre était la seule chose au monde qui avait le pouvoir de ramener les morts à la vie. Charles savait que c'était le *seul* moyen de reprendre Arthur. S'il avait eu une page entre les mains, non seulement il aurait récupéré son ami d'enfance, mais il aurait réécrit la réalité pour que leur histoire se passe différemment. Il allait créer un nouveau dénouement. C'était un plan parfait, il allait échanger ce monstre contre sa propre liberté.

Charles Baudelaire était devenu son propre *Poète Maudit*, un espion, et maintenant il ne faisait que ce qu'on lui avait enseigné, tromper les autres et l'utiliser pour atteindre ses objectifs. La mort d'Arthur Rimbaud avait secoué plus d'une existence et Charles cherchait simplement un moyen de survivre à cette douleur. Il en avait assez.

Pour lui, Paul Verlaine resterait toujours ce garçon des Ardennes qui rêvait d'un avenir radieux dans la capitale. Pas l'assassin sans âme qu'il avait sous les yeux et auquel son ami avait donné un nom.

«La Capacité de Carroll s'appelle *Wonderland*. Grâce à elle, il peut réaliser n'importe quel fantasme, créant une sorte de réalité fictive» commença-t-il à expliquer; Verlaine, comme toujours, étourdit le nez avec arrogance;

«Et combien de temps durerait l'effet de cette Capacité?» demanda-t-il de plus en plus sceptique.

Cette fois, c'est Lewis qui a répondu;

«Je peux régler la durée à mon goût. J'ai encore beaucoup de gens à Londres abandonnés dans leurs fantasmes. Un spectacle merveilleux» avoua-t-il amusé;

«Tu as un pouvoir dangereux», l'Anglais haussa les épaules avec insouciance;

«Je travaillais pour la *Tour de l'Horloge*. Je sais que tu as tué deux de mes anciens collègues. Je ne suis pas du genre rancunier. Ces idiots croyaient que cette Capacité m'avait monté à la tête et que je vivais moi-même dans un de mes fantasmes, simplement parce que j'avais proposé pendant le thé de cinq heures de couper la tête de la reine» Verlaine observa Baudelaire qui lui fit signe de se taire.

«L'Angleterre n'a pas besoin d'un souverain. C'est tout. J'ai tenté un régicide et ils m'ont arrêté. C'est cette damnée femme. Si un jour je reviens à Londres, ce sera pour avoir sa tête»

«Agatha Christie» expliqua Baudelaire. Non pas que cela soit nécessaire, Verlaine connaissait bien la renommée de la seule femme à la tête de l'Organisation anglaise, mais de son caractère dangereux. Il ne s'était jamais battu directement avec elle, mais quelque chose lui suggérait qu'il valait mieux éviter toute implication. Rimbaud l'avait connue et avait toujours exprimé son respect.

«Alors» commença le blond après quelques secondes passées en silence «Pourrais-tu me conduire dans un monde où Arthur est encore vivant?»

«Je peux créer votre monde idéal oui»

Il y avait quelque chose qui ne convainquait pas encore l'ancien espion français;

«Comment pourrais-je revenir à la réalité? Au cas où quelque chose tournerait mal» C'était au tour de Baudelaire de se tordre le nez. Ça n'aurait pas été facile de se débarrasser de ce monstre. Lewis n'a pas semblé s'inquiéter de quoi que ce soit. Il ne se rendait probablement même pas compte à quel point sa vie pouvait être en danger à ce moment-là.

«Pour briser l'enchantement, il suffit de te réveiller», expliqua-t-il simplement;

«Ma capacité te fera tomber dans un profond sommeil. Quand tu voudras revenir dans ce monde, il suffira que tu ouvres les yeux»

«Ce n'est pas facile de sortir de ses rêves» avoua Verlaine. Lewis sourit comme un prédateur qui observait sa victime avant de passer à l'attaque. Le blond n'aimait pas cette attitude du tout, c'était une expression qu'il connaissait trop bien.

«Finir dans une réalité où même le désir le plus absurde puisse être réalisé et vouloir partir. Cela ne m'est jamais arrivé. Les êtres humains veulent fuir ce monde, et c'est ce que je me limite à leur offrir, une échappatoire. Un endroit sûr où se réfugier. Qui voudrait continuer à vivre dans la souffrance, dans la douleur, quand je peux leur offrir de beaux rêves»

Verlaine était déchiré. Il avait une chance de récupérer Arthur. Même s'il s'agissait d'un simple rêve, il aurait pu revoir son partenaire, s'excuser auprès de lui. Reprendre là où ils s'étaient arrêtés.

«Attention à ce que tu désires», furent les paroles successives de Carroll qui l'arrachèrent de

nouveau à ses pensées;

«Les hommes finissent souvent par devenir esclaves de leurs désirs» fut le tour de Verlaine de sourire;

«Je ne suis pas un être humain»

Baudelaire trébucha. Parfois, il oubliait la bête qui se tenait devant ses yeux.

Comment un tel monstre pouvait-il posséder le cœur d'Arthur ?

***

Il lui était arrivé de rêver. Verlaine ne savait même pas que il pouvait faire ça. Il se souvenait s'être réveillé au milieu de la nuit et avoir crié, effrayant le compagnon qui dormait dans la pièce à côté, qui s'était précipité à son secours.

«Tu as fait un mauvais rêve, Paul» C'était la simple explication d'Arthur qui lui massait le dos d'une main en essayant de lui calmer;

«Un cauchemar» le blond l'avait regardé dépaysé pendant une fraction de seconde en s'interrogeant sur la signification de ces mots. Il était une âme artificielle, comment pouvait-il rêver? C'était une chose propre aux êtres humains.

Arthur lui avait souri, comme toujours, et l'avait regardé comme un parent fait avec son enfant. Il détestait tellement son attitude, mais maintenant il lui manque. Après avoir ressenti la perte d'un être cher, il avait dû revoir nombre de ses convictions. Combien il aurait souhaité en ces jours avoir la présence du maure à ses côtés. Revoir ce regard patient, entendre ses paroles, ses encouragements, mais aussi ses reproches et ses critiques.

Les monstres ne rêvent pas. Ils n'ont pas de cauchemars.

Il ne savait pas si ce sont ses pensées ou le résultat donné par le code écrit dans sa propre conscience à parler.

Mais après la mort de Rimbaud, ces épisodes ont augmenté. C'est pourquoi il n'aimait pas la

capacité de Carroll. Une partie de Verlaine soupçonnait que son inconscient finirait par transformer ce monde idéal en cauchemar.

Mais exactement, quel serait son monde idéal? Bien sûr, un dans lequel Arthur a survécu, mais à quel prix? Il aurait tout sacrifié pour récupérer son partenaire.

***

Paris est toujours Paris

La capitale française était magnifique à tout moment de l'année et de la saison. Verlaine se souvenait qu'Arthur aimait particulièrement le printemps. Le compagnon n'avait jamais aimé le froid et la grisaille qui caractérisaient les journées d'hiver. Paul ne pouvait pas dire quelle était sa saison préférée. Chaque mois apportait en lui de grands et petits changements qui lui faisaient apprécier tel ou tel détail de la ville.

Avoir passé les premières années de sa vie dans un laboratoire lui avait permis d'admirer et d'aimer chaque petit détail de la vie en plein air. Du simple fait de flâner sur les Champs-Élysées à siroter un verre de vin dans l'un des nombreux cafés de la capitale.

Il a découvert ce monde grâce à Arthur, il lui a montré. Rimbaud avait essayé de toutes ses forces de le rendre humain, de lui faire apprécier cette existence que Paul ne pensait pas mériter.

Il y avait du soleil ce matin-là. L'air était printanier. Les premières fleurs avaient commencé à fleurir en colorant la colline de Montmartre. Les artistes étaient de retour dans les rues, offrant aux touristes le spectacle de leurs dessins.

Paris était le cœur de la France et Paul Verlaine en était absolument d'accord.

Il ne se rappelait pas pourquoi il marchait dans les rues de la capitale, il avait probablement un rendez-vous avec Arthur. Ils devaient se voir et parler d'une autre mission que leurs supérieurs leur auraient confiée.

Il prit place à l'une des tables du café habituel. Ces mois-là, il était devenu un client régulier au point que même les serveurs se souvenaient de lui. Il avait même reçu une serviette parfumée avec un numéro de téléphone. Il se rappelait comment Arthur lui avait souri en lui expliquant que c'était une façon pour la serveuse de le draguer.

«Je ne suis pas humain. Pourquoi devrais-je le plaire?»

Rimbaud avait secoué la tête avant de lui donner un autre regard compréhensif; un léger voile de mélancolie lui traversait le regard.

«Parce que tu es beau», puis il avait baissé la tête, «Le Faune a fait de toi un parfait démon tentateur» il a fait une pause avant d'ajouter «Par les normes humaines tu es très attrayant»

«Toi aussi», avait-il répondu, et le maure s'était presque étouffé avec le vin;

«Paul» avait commencé avec le ton calme habituel «Tu n'es pas encore en mesure de comprendre ces choses» et lui comme toujours l'avait détesté.

Il avait toujours trouvé Arthur beau ou différent des autres humains avec qui il avait eu à traiter depuis sa libération. Pourquoi il ne le comprenait pas? C'était inutile, bien que Rimbaud ait essayé de s'occuper de lui, il n'aurait jamais compris la solitude qui se cachait dans son âme.

Arthur était un être humain, lui non. Cette réalité ne changerait jamais.

Entre-temps, il était arrivé au Café. Bien qu'il ait essayé de se battre contre ses propres pensées, tout lui venait à l'esprit. Il a attendu quelques minutes avant de reconnaître sa silhouette à l'horizon. Son partenaire avait toujours été ponctuel.

L'espion ne dit rien en s'asseyant à la table voisine et en commandant du vin à son tour;

«Alors, comment s'est passée la réunion?» avait-il demandé. Rimbaud avait enlevé son écharpe et son manteau, se massant les tempes avec fatigue;

«L'Europe est au bord d'une guerre», avait-il admis, en croisant les bras à la poitrine et en regardant le verre devant lui.

«Quelle sera notre tâche?»

«Servir le pays», Paul avait froncé le nez;

«Je suis une arme créée pour des situations comme celle-ci. Dis-moi ce qu'ils me demandent de faire»

«Tu n'auras rien à faire. Ils ne peuvent pas se permettre qu'un homme aussi puissant que toi descende sur le champ de bataille»

«Me protégez-vous ou devrais-je dire en cachant?» demanda-t-il irrité. Rimbaud lui jeta un regard fatigué mais éloquent.

«Les deux. Quelqu'un t'avait proposé pour la première ligne mais je me suis fermement opposé. Nous sommes des espions, nous agissons dans l'ombre. Combattre, c'est le travail des soldats.»

«As-tu peur que je ne sache pas contrôler la bête en moi?»

Arthur avait longtemps observé la figure de son partenaire avant de répondre. Il avait un profil parfait, malgré son visage légèrement boudeur. Pour lui, cet être n'avait jamais été un monstre. La seule chose qu'il ait jamais trouvée dérangeante était sa perfection absolue.

«J'ai la plus grande confiance en toi, Paul. Ce sont mes supérieurs qui m'inquiètent. Sans parler du fait que nous ne connaissons pas encore le nombre de nations impliquées dans un éventuel conflit»

«Pouvons-nous gagner?» Arthur avait secoué la tête;

«Après cette guerre, plus rien ne sera comme avant»

«Qu'y a-t-il d'autre?» Parce que Verlaine le savait, il ne pouvait s'agir que de cela, l'expression sur le visage de Rimbaud parlait pour lui. Il lui cachait quelque chose et Paul était devenu trop habile à le démasquer.

«Je pars demain matin pour l'Allemagne» le blond ne comprit pas tout de suite la signification de ces mots. Il regarda l'homme devant lui boire une autre gorgée de vin.

«Je» a commencé à dire mais a été immédiatement arrêté par son partenaire,

«Tu dois rester ici. Paris est encore une ville sûre»

«Comment peux-tu aller à la guerre et me laisser ici?»

«Depuis quand ai-je besoin de ta permission pour faire quelque chose? C'est une mission, Paul ne pas faire l'enfant. Nous sommes des hommes de l'intelligence, nous exécutons les ordres qui nous sont donnés, que cela nous plaise ou non»

«Comme quand tu as renoncé à ton nom ou à *Charles*» était un coup bas mais les mots d'Arthur l'avaient blessé. C'était le seul moyen qu'il connaissait pour se venger.

Rimbaud ne se décomposa pas, il resta silencieux. Verlaine n'avait cependant aucune intention de se rendre. Ils avaient le même entêtement.

«Emmène-moi avec toi. Je suis ta responsabilité»

«Tu as une tâche à accomplir» lui fit-il remarquer, en étirant un bras pour mieux lui arranger une mèche rebelle de cheveux autour de l'oreille.

Verlaine s'éloigna de ce contact agacé. C'était inutile, Arthur ne pouvait pas le comprendre. Personne n'aurait pu. Il était seul au monde.

Ils ont fini de boire en silence et ont quitté le café.

Rimbaud part le lendemain matin pour Berlin. Verlaine reste dans la capitale française.

La guerre arriva de façon inattendue à Paris. De la ville que Paul avait tant aimée, il ne restait plus qu'un pâle souvenir. C'était comme si la capitale avait été privée de sa force et de sa chaleur.

Verlaine n'avait pas eu de nouvelles de Rimbaud depuis des mois. Il ne savait même pas s'il était encore en vie. Une partie de son âme refusait fermement de croire le contraire. C'était un bon espion, l'homme qui lui avait appris tout ce qu'il savait. C'était impensable qu'il soit mort comme ça, sur un champ de bataille anonyme. Arthur Rimbaud était le meilleur.

Ils revinrent au milieu d'un énième bombardement, comme s'il s'agissait d'une scène d'un film. Arthur essayait d'utiliser sa Capacité pour protéger les civils. Verlaine, occupé à faire de même, avait remarqué au loin des rayons rouges. Il les reconnaîtrait parmi mille, comme leur possesseur.

Rimbaud était exactement comme il s'en souvenait, les cheveux de corbeaux toujours plus longs et ondulés par une légère brise, le manteau incontournable sur les épaules. Il lui avait manqué. De tous les êtres humains que Paul aurait volontiers tué, il n'en aurait sauvé qu'un seul et il était l'homme à quelques mètres de lui.

Il ne savait pas quoi faire. Trop d'émotions s'agitaient dans son âme.

«Au lieu de rester planté là, tu pourrais aussi m'aider», le blond avait souri pour faire ce qu'il avait dit, se ranimant de cette torpeur que la vision d'Arthur lui avait provoquée.

Enfin, ils étaient à nouveau ensemble. Paris aurait même pu brûler qu'il ne s'en soucierait pas.

«Pourquoi es-tu revenu? Et quand?» lui demanda-t-il dès qu'ils furent seuls et à l'abri. Il avait besoin de réponses, de faire taire ce tourbillon d'émotions qui le menaient au bord de la folie.

«Il y a quelques jours», avoua Arthur en essuyant sa chemise de la poussière qui la recouvrait après avoir enlevé son manteau.

«Pourquoi n'as-tu pas répondu à mes messages?»

«Nous sommes en guerre, ils pouvaient me trouver. Je ne t'ai rien appris?» Verlaine ne voulait pas entendre raison. Il était en colère. Ce n'était pas le moment d'être raisonnable.

«Je te croyais mort», avoua-t-il.

«Tu crois qu'il suffit de si peu pour me tuer ? Tu me blesses» et il lui caressa la tête; l'autre ne s'écarta pas en préférant rester en silence et en appréciant cette touche douce.

«Tes cheveux ont poussé», lui fit remarquer Rimbaud, en passant ces fils blonds entre ses doigts;

«Je n'ai pas eu l'occasion de les couper» répondit-il en essayant d'éviter son regard.

Arthur était de retour. Il était vivant. Tout le reste n'avait pas d'importance.

«Ils te vont bien», ajouta l'espion, avant de commencer à tisser entre eux ces mèches dorées.

«Qu'est-ce que tu fais?»

«Tais-toi et rapproche-toi» Le blond fit comme je l'ai dit.

«Voilà», a-t-il dit peu après, Arthur emmena son partenaire devant un miroir pour admirer le résultat de son travail. Il avait simplement déplacé ses cheveux de son visage en les coiffant dans une tresse qui retombait sur le côté, attachant le tout dans une queue basse.

«Ainsi, quand tu te bats, tu n'auras rien devant les yeux» répondit-il en mettant les deux mains sur ses épaules. Paul allait dire quelque chose quand une autre explosion a brisé cette idiotie.

La scène change à nouveau avant que Verlaine ne s'en rende compte.

Soudain, la nuit était tombée ou l'environnement autour de lui était dépourvu de toute forme de lumière. Paul tenta de comprendre où il se trouvait et ce qui se passait. Était-il tombé dans un piège de l'ennemi? Avait-il été drogué? Il ne s'en souvenait pas. Il sentait que quelque chose n'allait pas, mais il ne comprenait pas quoi. Où était passé Arthur?

«Voilà donc le fameux Black No. 12», une voix inconnue l'avait obligé à lever la tête. Il ne connaissait pas l'homme devant lui, il avait le visage à moitié caché par cette obscurité qui demeurait autour d'eux. Il avait un accent difficile à mettre.

«J'ai une offre à te proposer», le blond n'avait pas parlé, en attendant le prochain mouvement;

L'homme mystérieux claqua des doigts avant de lui montrer le corps d'Arthur transpercé par de nombreux impacts de balles.

Ce n'était pas possible. Ce devait être une illusion.

«Il est encore vivant» confirma l'homme comme s'il avait lu dans ses pensées ; Paul essaya de faire un pas en avant.

«Pas si vite. Nous avons besoin d'une chose de vous, Black. Votre code. Nous voulons savoir comment reproduire la bête du Faune. Malheureusement, ses notes ont été perdues. On dit qu'ils sont partis en Asie, peut-être en Chine ou au Japon, mais on n'a pas le temps d'enquêter. Il est plus facile de trouver le sujet original.»

«Et comment voudriez-vous obtenir ce code?»

«Simple, nous vous démonterons pièce par pièce»

«Bâtard»

«Fuis Paul. Tu ne peux pas le battre» la voix d'Arthur désormais réduite à un murmure l'avait rejoint, en bloquant chacun de ses mouvements.

«Bien sûr que je peux. Je vaincrai cet être qui ne mérite pas de se définir humain et puis nous retournerons ensemble à Paris. Là ils te soigneront»

Le maure s'efforça de lui donner un autre sourire.

«Tu ne peux plus me sauver»

Te ne peux pas le sauver. Peu importe ce qu'on fait. Arthur Rimbaud est déjà mort.

Non. Ça ne pouvait pas être vrai. Mais la voix dans sa tête n'arrêtait pas de le tourmenter.

Il baissa le visage. Ses mains étaient pleines de sang. Comme le sol à ses pieds. Il devenait fou. C'était un cauchemar.

Arthur Rimbaud est mort au Japon. Il a trahi Port Mafia.

Non. Ils étaient en Europe, ils étaient encore en guerre. Ils n'étaient jamais partis pour cette mission qui finirait par les diviser. Verlaine n'avait jamais trahi son partenaire.

Il poussa un cri avant de prendre son visage dans ses mains.

Il était dans son lit. C'était un rêve. La porte de la pièce s'ouvrit brusquement et les figures de Carroll et Baudelaire apparurent sur le seuil.

«Que se passe-t-il?» enquêta le Français,

«Rien» se hâta de répondre le blond, en déplaçant la frange sur le côté. Il n'aurait jamais permis à cet idiot de profiter de son moment de faiblesse.

«Vous avez peut-être eu un cauchemar, Mr Verlaine?» s'en est mêlé l'autre anglais agaçant.

«Les monstres n'ont jamais de cauchemars. Leur simple existence l'est, un long tourment sans fin» et leur donna le énième regard de glace.

Après quelques instants, ils décidèrent de retourner dans leur chambre, laissant le Roi des Assassins seul avec ses pensées.

Verlaine passa une main sur son visage après avoir joué distraitement avec ses propres cheveux. Cette partie du rêve était vraie, comme cette conversation au café. Ils étaient des souvenirs, datant de quelques années avant le départ pour le Japon, lorsque le spectre de la guerre avait envahi le vieux continent. Paul avait pris l'habitude de tresser ses cheveux après ce jour-là. C'était juste une autre des nombreuses choses qu'Arthur lui avait apprises.

Il se souvenait aussi de cet homme allemand qui avait essayé de blesser son partenaire. À cette occasion, Paul avait perdu le contrôle, le tuant avant que Rimbaud ne puisse intervenir pour l'arrêter.

Ils étaient retournés dans la capitale pour soigner les blessures du maure qui étaient moins graves que ce qu'il avait supposé initialement. C'était la première fois que l'idée de perdre Arthur lui avait traversé l'esprit.

Verlaine n'y avait jamais prêté attention.

Au fond, le compagnon était humain et en tant que tel, tôt ou tard, il allait inévitablement à la rencontre de sa propre mort. Mais ce qui l'avait le plus choqué, c'était le sentiment qu'il avait vu naître à l'intérieur de sa poitrine. Il s'était senti coupé, comme si on lui avait retiré l'air de ses poumons.

C'était arrivé le jour où il a découvert la mort d'Arthur. Le partenaire qu'il avait trahi, qu'il avait cru avoir tué, était mort. Seul. Sur un continent si lointain.

Verlaine n'était pas là et cela l'avait troublé. Il avait passé des années à croire qu'il avait tué son partenaire, puis à découvrir qu'il avait non seulement survécu, mais aussi tout ce temps où il avait perdu la mémoire, qu'il avait mené une vie différente. Une dont il avait été exclu.

Il ne l'a pas accepté. Il n'aurait jamais accepté la mort d'Arthur.

Tu ne peux pas le sauver.

La voix dans sa tête, cette mélodie macabre qui servait de toile de fond à ses pensées, ne semblait pas lui donner de répit.

Peu importe combien de fois tu peux nous prouver le destin est inéluctable. Te ne peux pas gagner contre lui.

Non. Paul Verlaine ne croyait pas au destin, c'était une autre création humaine. Il ferma les yeux. Les images du corps sans vie de son partenaire lui sont revenues à l'esprit. Qui sait comment devait être sa mort. Le corps d'Arthur serait-il couvert de sang comme il le voyait dans ses cauchemars?

Quelque chose lui suggérait que Rimbaud était parfait même dans la mort. Il essaya de se rendormir bercé par les souvenirs d'un passé qui ne lui semblait jamais aussi lointain, lointain qu'à ce moment-là.

Il savait que les morts ne pouvaient pas revenir à la vie. Ce n'était pas un enfant, ce n'était pas un fou et ce n'était pas un naïf. Il voulait seulement retrouver la seule personne importante de sa vie, et c'est pourquoi il serait prêt à traverser l'enfer, ou à le libérer.

Je voulais te faire un autre cadeau d'anniversaire, le premier je suis désolé que tu n'aies pas aimé.

À ce moment-là, Verlaine reconnut enfin la voix dans sa tête. C'était Arthur, c'était lui qui continuait à remplir ses pensées.

Il a regardé son chapeau melon abandonné à côté de son manteau. Il ne l'avait jamais remercié pour ce cadeau. Il y avait trop de choses qu'il n'avait jamais pu dire à Arthur. Il aurait tout fait pour les réparer.

Je suis mort. Je ne suis qu'un fantôme. Désolé, Paul, mais tu vas devoir apprendre à vivre sans moi.

L'être artificiel éclata de rire. Ce ne serait certainement pas la première fois qu'il désobéirait à un ordre de son compagnon.

Comme vous l'avez dit quelques instants auparavant, les monstres n'ont jamais de cauchemars.

On ne peut pas avoir une fin heureuse Paul, accepte-le.

Il utiliserait la Capacité de Carroll.

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.
2025 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés